

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison


Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 29 JANVIER, 1880.

No. 15.

## AVIS.

Ayant eu à m'absenter de la ville depuis le commencement du mois pour aller rendre les derniers devoirs à mon père, feu J. B. Bureau, autrefois Chef de Police de Québec, qui vient de mourir, c'est la raison pour laquelle le journal n'a pas paru.

P. NAP. BUREAU,

Editeur-Propriétaire.

## LE JOUEUR PHILANTHROPE.

Suite et Fin.

Le prince s'était déjà retiré Sir Richard, avant de sortir, jetait un dernier coup d'œil dans les salons du Casino, lorsque son attention est attirée vers un groupe de personnes semblant prodiguer leurs soins à un malade. Il s'informe, on lui apprend qu'un jeune homme, dont on avait plusieurs fois remarqué la physionomie inquiète et soucieuse, est là, gisant sans connaissance. Après avoir distingué ces quelques mots incohérents : Libre ! Richard ! grâces ! on l'avait vu soudain s'affaïsser sur lui-même. Puis, le silence succédant à ces acclamations, une syncope totale avait suivi la crise nerveuse. L'Anglais s'approche, il reconnaît Chlestakoff, qui, à son insu, avait voulu suivre en personne toutes les péripéties du débat dont dépendait son sort. Témoin du suprême arrêt qui lui rendait la liberté, le jeune Russe n'avait pu résister au choc d'une pareille secousse. L'émotion avait brisé ses facultés, anéanti momentanément toute son économie vitale. Mais des soins habiles et empressés prévinrent les suites de l'accident.

Le lendemain, de bonne heure, Chlestakoff venait exprimer toute sa reconnaissance à Sir Richard. Après un moment d'effusion difficile à décrire :

—Monsieur, dit-il, un bienfait comme celui que je vous dois est de ceux que le cœur n'oublie jamais. Mais en diminuant le nombre des

malheureux condamnés aux rigueurs du régime moscovite, vous avez également sauvé une innocente que la fatalité semblait avoir désignée comme une nouvelle victime. Aujourd'hui, grâce à vous, je puis me marier sans léguer le plus cruel des fardeaux, sans envisager avec effroi les pénibles conséquences de cette alliance pour l'existence unie à la mienne. Vous me rendrez heureux, monsieur, en me permettant de présenter mon bienfaiteur à celle qui partage avec moi les fruits de votre philanthropie : et vous m'honorerez, si vous voulez bien consentir à m'assister dans le moment solennel dont j'attends la réalisation.

Sir Richard avait déjà fait tout ses préparatifs de départ, il devait quitter Vienne quelques heures plus tard.

—Monsieur, répondit-il, c'est avec regret que je me vois obligé de vous remercier ; je pars aujourd'hui même pour Pesth.

—Pour Pesth ! s'écrie Neston.

—Oui, dit l'Anglais. Je vais assister au mariage d'une de mes nièces, la fille d'un officier tué, il y a quelques années, dans les rangs de l'armée hongroise.

A ces mots, Neston pâlit. Il veut parler, son émotion l'en empêche ; sa poitrine se gonfle, son cœur bat violemment, les mots expirent sur ses lèvres. Il tire quelques papiers de sa poche et les présente à Haight.

Au bout d'un instant, le Russe et l'Anglais se jetaient dans les bras l'un de l'autre : le premier, fier de pouvoir employer la douce dénomination de *parent* à l'égard de celui qu'il considérait comme son libérateur ; le second, heureux d'avoir su associer sa passion de joueur à l'accomplissement d'une œuvre dont les bienfaits devaient, sans qu'il s'en doutât s'étendre jusqu'à un des êtres les plus chers à son cœur.

Le même jour, les deux voyageurs partaient pour Pesth et, peu de temps après, était célébré le mariage de Neston Chlestakoff avec Georgina Thompson, nièce de sir Richard.

## UN ROI DANS LA CAMPINE.

Suite.

Triste et pensif, il errait des journées entières à travers la campagne ; il fuyait les jeux et les plaisirs auxquels le conviaient ses amis. Ce n'était plus le joyeux Bernard, qui semblait s'abandonner si gaiement au cours de la vie ; on ne le voyait jamais dans les cabarets, les jours de fête il s'égarait dans les vastes bruyères ou sous les sombres bois de sapins. Il s'acquittait de son travail sans zèle ni soin, et Pierre, qui s'en attristait, ne savait que penser de son fils, naguère si ardent à l'œuvre.

La pauvre Gertrude, particulièrement, voyait avec un chagrin de mère qu'une peine secrète consumait son fils. A maintes reprises elle avait essayé de deviner la cause de son mal ; mais en vain. Bernard, qui jusque-là n'avait eu rien de caché pour elle, se refusait obstinément à lui faire un aveu. La pauvre femme s'apercevait avec effroi que ce mal mystérieux auquel il était en proie conduisait à grands pas son fils vers la tombe.

Les fraîches couleurs avaient quitté ses joues, et son corps, si robuste naguère, s'était comme fondu sous l'action de la douleur, il ressemblait à un squelette vivant.

Torturée par l'inquiétude maternelle, elle voulait à tout prix pénétrer le fatal secret. Un jour que Bernard était plus triste et plus mélancolique que jamais, elle le prit par la main, le mena dans une chambre isolée, et là le supplia, au nom de tout ce qu'il aimait, de lui ouvrir son cœur. Elle pria, pleura, caressa, se jeta à genoux, embrassa les mains de son fils, et témoigna en un mot tant de chagrin, que celui-ci ne put résister plus longtemps : il confessa tout, et avoua à sa mère la passion qui le tuait.

Hélas ! le mal était désespéré.

Mais que ne peut une mère lorsque le sort, la vie de son unique et si cher enfant est en jeu ? Elle se soumet avec résignation aux douloureuses humiliations ; son cœur lui montre l'espoir où d'autres ne voient que les plus amères déceptions.

Quelques jours après cet incident, Gertrude quittait la ferme vers le

soir; elle s'avancait d'un pas incertain, marchant tantôt vite, tantôt lentement, vers la demeure d'Henri. Tout à coup elle s'arrêta devant la ferme du paysan redoaté; elle éprouvait ce sentiment de terreur involontaire qui doit s'emparer de l'assauteur au moment où il va pénétrer dans la tanière d'un tigre pour lui ravir ses petits.

Toutefois, cette incertitude ne dura qu'un instant; car le courage d'une mère est sans bornes. Elle approche... lève le loquet de la porte et se trouve dans la première pièce de la ferme...

Henri était assis dans un coin du foyer, où un reste de feu de tourbe fumait encore sous une grande chaudière en cuivre. La tête appuyée dans ses mains, il avait à peine aperçu qui entra.

"Bonjour, Henri," murmura d'une voix tremblante la pauvre femme émue.

A cet accent bien connu, le paysan, étonné, leva la tête avec un regard qui semblait dire: "Que me voulez-vous?"

Cependant il se retourna aussitôt vers le feu, et ne bougea pas plus que si personne n'eût été là.

La pauvre mère s'ap procha d'un pas chancelant.

"Henri, je regarderais comme une faveur de votre part que vous voulussiez bien écouter un mot que j'ai à vous dire."

Le paysan porta lentement un regard pénétrant vers Gertrude et lui dit:

"Soit! parlez! bien que votre visite soit loin de m'être agréable."

—Combien de temps, commença Gertrude à voix basse, durera cette malheureuse discorde entre deux hommes qui jadis étaient des amis intimes? Cette fatale haine n'a-t-elle pas encore duré assez? Convient-il à des gens sages, et plus encore à des chrétiens, de porter aussi longtemps dans le cœur la vengeance et le mauvais vouloir?

—Est-ce ma faute, répliqua Henri d'une voix brusque et sans lever les yeux, si l'on me vexa sans cesse et si l'on me force, pour me défendre, à rendre le mal pour le mal?

—Henri! reprit la femme, encouragé par ce ton presque calme, Henri, reconnaissons franchement et sans détour que la plupart de nos querelles ont été notre propre ouvrage, et que nous nous tourmentons à chercher le mal là où il n'y en a pas... Ne vaudrait-il pas mieux que nous véussions en paix et en amitié comme autrefois?

—Vous avez raison, femme, laissez-moi en paix, et je vous laisserai en paix.

—Hélas! jadis, quand nous étions amis, toutes ces querelles ne s'élevaient pas entre nous! et cependant, je vous le jure, mon mari ni moi,

nous ne vous voulons pas plus de mal qu'alors."

Une colère naissante alluma les yeux d'Henri.

"Votre mari est un ami déloyal; il est mon ennemi mortel. Il m'a insulté, calomnié, raillé. Outrage pour outrage! haine pour haine!"

Gertrude vit bien qu'elle avait touché dans son cœur une corde trop sensible, et que la haine de son ennemi était implacable. Des larmes lui vinrent aux yeux, et d'une voix émue elle lui dit:

"Si mon mari vous a offensé, pourquoi nos enfants doivent-ils en porter la peine? Henri, si vous voyiez notre Bernard qui a si souvent joué avec votre Anna! votre filleul qui vous était si cher! vous en auriez pitié. L'inimitié qui existe entre son père et vous tue le pauvre garçon; son âme n'a pu s'arracher si brusquement aux souvenirs de son enfance sans saigner!"

—Est-ce ma faute? dit avec une sorte d'ironie le paysan, qui voulait dissimuler son émotion sous le masque de l'indifférence.

Gertrude s'en aperçut; elle continua, animée d'un nouvel espoir:

"Au nom de notre amitié d'autrefois, ayez pitié de mon pauvre fils!... Vous avez pu remarquer combien mon enfant a été de tout temps attaché à votre fille, combien il l'aimait; vous avez peut-être même découvert que son amour était partagé; car vous aussi vous êtes père, et il ne doit pas vous être difficile de lire dans le cœur de votre fille que vous aimez tant! Oh! si vous n'êtes pas touché du sort de mon pauvre Bernard, ayez du moins pitié de votre fille; ayez pitié de la pauvre enfant; ayez assez d'âme pour ne pas leur rendre à tous les deux la vie amère et douloureuse. Détestez-moi, détestez mon mari; mais ne repoussez mon enfant, faites son bonheur, et nous vous bénirons tous les jours de notre vie!!!"

Les larmes abondantes qu'elle versait en disaient plus encore que ses paroles; elle sanglotait et soupirait, tant son émotion était grande!

Henri sentit une larme de compassion poindre sous sa paupière à la peinture des tourments que souffraient les deux jeunes gens; mais la vengeance lui tenait encore trop au cœur pour qu'il pût entendre la voix de la raison. L'outrage qu'il avait reçu se représentait de plus en plus vivement à son esprit, et finit par prendre des proportions tellement gigantesques, qu'il éclipsa tout, tout sauf la haine! Aussi comprima-t-il sous un rire impitoyable et railleur tous les sentiments contraires qui s'élevaient dans son cœur, et prononça-t-il d'une voix stridente ces paroles, que Gertrude sentit pénétrer dans son cœur comme autant de poi-

gnards:

"Ah! voudriez-vous vous abaisser à ce point, vous, la femme d'un roi de la gilde, de demander pour votre fils la main de la fille de celui qui a été jeté, comme un chien, à la porte du Saint-Sébastien? Avez-vous pendant si longtemps appelé la honte sur ma tête par vos calomnies pour amener entre Bernard et Anna un mariage méprisable?..."

—Hélas! soupira la femme, vous connaissez les circonstances... vous savez combien nous sommes innocents! Mais ne pouvez-vous oublier cette injure qui n'existe que dans votre imagination, si j'oublie, moi, le coup de poing immérité que j'ai reçu de vous pour prix de mon intervention?"

Ces paroles, au lieu de produire sur Henri un bon effet, l'aigrirent encore davantage; le rouge de la honte lui monta au front, car il avait levé la main sur une femme sans défense; aussi considéra-t-il l'évocation de ce souvenir comme un reproche et une insulte.

Il s'écria avec véhémence:

"Écoutez, femme; ce que vous me demandez est impossible, et vous l'obtiendrez encore moins de moi en me faisant des reproches. Je vous conseillerais de vous garder une autre fois de venir m'outrager près de mon foyer, dans ma propre maison! et maintenant, plus tôt vous quitterez ma ferme, et plus ce me sera agréable."

En disant ces mots, il montra la porte restée ouverte.

Succombant sous cette injure et sous le poids de sa douleur, Gertrude quitta la ferme, car elle avait compris que ses prières et ses larmes ne pourraient rien sur le cœur endurci de son voisin.

## V.

C'était au déclin d'un beau jour de septembre; le soleil avait presque entièrement disparu sous l'horizon; cependant pas le moindre vent, précurseur du soir, ne murmurait dans le feuillage des arbres.

Une chaleur suffocante régnait dans la campagne; les oiseaux ne chantaient plus; les bestiaux respiraient avec peine et poussaient de tristes gémissements; le silence et le recueillement s'étendaient comme un vaste manteau sur la nature entière, qui semblait dans l'attente d'un phénomène extraordinaire.

Pierre était sur le seuil de sa porte, et il suivait d'un œil inquiet les nuages qui s'amoncelaient rapidement à l'horizon.

"Voilà un terrible orage qui se prépare, Gertrude, dit-il. Heureusement que notre moisson est dans la grange; car ceux qui ont encore quelque chose dans les champs n'en rentreront pas grand'chose."

Un sentiment pénible se peignit sur le visage de Gertrude.

— L'orage tardera-t-il encore longtemps à venir ? dit-elle ; notre Bernard n'est pas encore à la maison. Le pauvre garçon ! je l'ai engagé, autant qu'il était en mon pouvoir, à se rendre avec quelques amis à la procession de H... Il est toujours si triste, si sombre, hélas ! Hélas ! s'il pouvait trouver une fois une bonne distraction !

Une larme brilla dans l'œil de Pierre ; il baissa la tête et ne répondit rien.

Un instant après, un éclair traça un sillon de feu dans les nuages ; Gertrude et Pierre se signèrent dévotement et répandirent soigneusement de l'eau bénite par toute la ferme.

Un coup de tonnerre, répété par tous les échos de la plaine, suivit l'éclair. La pluie tomba à grosses gouttes et avec impétuosité ; un terrible vent du nord assaillit la cime des chênes avec des hurlements sinistres et fouetta les frères sommets des sapins.

Les deux époux avaient solidement fermé la porte extérieure et les volets ; cependant l'orage s'engouffrait avec des bruits étranges dans la vaste cheminée.

Gertrude, saisie d'effroi, prit un livre de prières et se mit à réciter le rosaire ; à son ardente exaltation et à l'inquiétude de son regard, on pouvait voir qu'elle priaït pour son fils.

L'orage redoublait de violence ; les éclairs se succédaient sans interruption, et on entendait le roulement continu du tonnerre dans les profondeurs du ciel. Toute tremblante, la bonne mère ferma le livre.

— Hélas ! où est maintenant notre pauvre Bernard ? C'est tout de même une chose étrange qu'il s'attarde autant aujourd'hui !

Pierre était assis tout pensif dans un coin de la chambre ; une certaine inquiétude s'était aussi emparée de lui ; il s'efforça pourtant d'apaiser les craintes de sa femme :

— Mais ce retard n'a rien d'extraordinaire ! Bernard se sera amusé jusqu'au soir, et, surpris par l'orage, il aura été obligé de se réfugier quelque part sur la route.

Malgré ces paroles, un lugubre pressentiment serrait le cœur de la pauvre mère ; elle rouvrit son livre et se mit à prier avec un redoublement de ferveur.

(A continuer)

—:o:—

Un ivrogne rentre chez lui et gagne son lit en titubant. Sa ménagère le déshabille et l'aide à se coucher.

— As-tu besoin de quelque chose, mon ami ? lui demanda-t-elle doucement.

— Tu me réveilleras quand j'aurai soif.

## Un hivernage dans les Glaces

### I.

#### LE PAVILLON NOIR

Le curé de la vieille Eglise de Dunkerque se réveilla à cinq heures, le 12 mai 18... pour dire, suivant son habitude, la première basse messe à laquelle assistaient quelques pieux pêcheurs.

Vêtu de ses habits sacerdotaux, il allait se rendre à l'autel, quand un homme entra dans la sacristie, joyeux et éclaré à la fois. C'était un marin d'une soixantaine d'années, mais encore vigoureux et solide, avec une bonne et honnête figure.

— Monsieur le curé, s'écria-t-il, halte là ! s'il vous plaît.

— Qu'est-ce qui vous prend donc si matin, Jean Cornbutte ? répliqua le curé.

— Ce qui me prend ?... Une fameuse envie de vous sauter au cou, tout de même !

— Eh bien, après la messe à laquelle vous allez assister...

— La messe ! répondit en riant le vieux marin. Vous croyez que vous allez dire votre messe maintenant, et que je vous laisserai faire ?

— Et pourquoi ne dirais-je pas ma messe ? demanda le curé. Expliquez-vous ! Le troisième son a tinté...

— Qu'il ait tinté ou non, répliqua Jean Cornbutte, il en tintera bien d'autres aujourd'hui, monsieur le curé, car vous m'avez promis de bénir de vos propres mains le mariage de mon fils Louis et de ma nièce Marie !

— Il est donc arrivé ? s'écria joyeusement le curé.

— Il ne s'en faut guère, reprit Cornbutte en se frottant les mains. La vigie nous a signalé, au lever du soleil, notre brick, que vous avez baptisé vous-même du beau nom de *la Jeune Hardie* !

— Je vous en félicite du fond du cœur, mon vieux Cornbutte, dit le curé en se dépouillant de la chasuble et de l'étole. Je connais nos conventions. Le vicaire va me remplacer, et je me tiendrai à votre disposition pour l'arrivée de votre cher fils.

— Et je vous promets qu'il ne vous fera pas jeûner trop longtemps ! répondit le marin. Les banes ont déjà été publiés par vous-même, et vous n'aurez plus qu'à l'absoudre des péchés qu'on peut commettre entre le ciel et l'eau, dans les mers du Nord. Une fameuse idée que j'ai eue là, de vouloir que la noce se fit le jour même de l'arrivée, et que mon fils ne quittât son brick que pour se rendre à l'Eglise !

— Allez donc tout disposer, Cornbutte.

— J'y cours, monsieur le curé. A bientôt !

Le marin revint à grands pas à sa maison, située sur le quai du port marchand, et d'où l'on apercevait la mer du Nord, ce dont il se montrait si fier.

Jean Cornbutte avait amassé quelque bien dans son état. Après avoir longtemps commandé les navires d'un riche armateur du Havre, il se fixa dans sa ville natale, où il fit construire, pour son propre compte, le brick *la Jeune-Hardie*. Plusieurs voyages dans le Nord réussirent, et le navire trouva toujours à vendre à bon prix ses chargements de bois de fer et de goudron. Jean Cornbutte en céda alors le commandement à son fils Louis, brave marin de trente ans, qui, au dire de tous les capitaines caboteurs, était bien le plus vaillant matelot de Dunkerque.

Louis Cornbutte était parti, ayant un grand attachement pour Marie, la nièce de son père, qui trouvait bien longs les jours de l'absence. Marie avait vingt ans à peine. C'était une belle Flamande, avec quelques gouttes de sang hollandais dans les veines. Sa mère l'avait confiée, en mourant, à son frère Jean Cornbutte. Aussi, ce brave marin l'aimait comme sa propre fille, et voyait dans l'union projetée une source de vrai et de durable bonheur.

L'arrivée du brick, signalé au large des passes, terminait une importante opération commerciale dont Jean Cornbutte, attendait gros profit. *La Jeune-Hardie*, partie depuis trois mois, revenait en dernier lieu de Bodø, sur la côte occidentale de la Norvège, et elle avait opéré rapidement son voyage.

En rentrant au logis, Jean Cornbutte trouva toute la maison sur pied. Marie, le front radieux, revêtait ses habillements de mariée.

— Pourvu que le brick n'arrive pas avant nous ! disait-elle.

— Hâte-toi, petite, répondit Jean Cornbutte, car les vents viennent du nord, et *la Jeune-Hardie* file bien, quand elle file grand largue !

— Nos amis sont-ils prévenus, mon oncle ? demanda Marie.

— Ils sont prévenus !

— Et le notaire, et le curé ?

— Sois tranquille ! Il n'y aura que toi à nous faire attendre !

En ce moment entra le compère Clerbaut.

— Eh bien ! mon vieux Cornbutte, s'écria-t-il, voilà de la chance ! Ton navire arrive précisément à l'époque où le gouvernement vient de mettre en adjudications de grandes fournitures de bois pour la marine.

— Qu'est-ce que ça me fait ? répondit Jean Cornbutte. Il s'agit bien du gouvernement !

— Sans doute, monsieur Clerbaut, dit Marie, il n'y a qu'une chose qui

nous occupe : c'est le retour de Louis

—Je ne disconviens pas que..., répondit le compère. Mais enfin ces fournitures...

—Et vous serez de la noce, répliqua Jean Cornbutte, qui interrompit le négociant et lui serra la main de façon à la briser.

—Ces fournitures de bois...

—Et avec tous nos amis de terre et nos amis de mer, Clerbaut. J'ai déjà prévenu mon monde, et j'inviterai tout l'équipage du brick!

—Et nous irons l'attendre sur l'estacade? demanda Marie.

—Je le crois bien, répondit Jean Cornbutte. Nous défilons tous deux par deux, violons en tête!"

Les invités de Jean Cornbutte arrivèrent sans tarder. Bien qu'il fût de grand matin, pas un ne manqua à l'appel. Tous félicitèrent à l'envi le brave marin qu'ils aimaient. Pendant ce temps, Marie, agenouillée, transformait devant Dieu ses prières en remerciements. Elle rentra bientôt, belle et parée, dans la salle commune, et elle eut la joue embrassée par toutes les commères, la main vigoureusement serrée par tous les hommes; puis, Jean Cornbutte donna le signal du départ.

Ce fut un spectacle curieux de voir cette joyeuse troupe prendre le chemin de la mer au lever du soleil. La nouvelle de l'arrivée du brick avait circulé dans le port, et bien des têtes en bonnets de nuit apparurent aux fenêtres et aux portes entrebâillées. De chaque côté arrivait un honnête compliment ou un salut flatteur.

La noce atteignit l'estacade au milieu d'un concert de louanges et de bénédictions. Le temps s'était fait magnifique, et le soleil semblait se mettre de la partie. Un joli vent du nord faisait écumer les lames, et quelques chaloupes de pêcheurs, orientées au plus près pour sortir du port, rayaient la mer de leur rapide sillage entre les estacades.

Les deux jetées de Dunkerque qui prolongent le quai du port, s'avancent loin dans la mer. Les gens de la noce occupaient toute la largeur de la jetée du nord, et ils atteignirent bientôt une petite maisonnette située à son extrémité, où veillait le maître du port.

Le brick de Jean Cornbutte était devenu de plus en plus visible. Le vent fraîchissait, et la *Jeune-Hardie* courait grand large sous ses huniers, sa misaine, sa brigantine, ses perroquets et ses cacatois. La joie devait évidemment régner à bord comme à terre. Jean Cornbutte, une longue-vue à la main, répondait gaillardement aux questions de ses amis.

(A continuer.)

### UNE PETITE FILLE A SA MÈRE.

Etant petite sous ton aile,  
Je prie la chaleur de l'amour;  
Et ta tendresse maternelle  
Me protégea jusqu'à ce jour.

Gâte-moi toujours, ô ma mère!  
Mon cœur sera reconnaissant:  
Pour toi, je dirai ma prière.  
Car le Seigneur aime un enfant.

On dit que l'ange est notre image,  
Et qu'il faut, ici, nous bénir,  
Je n'ai pas toujours été sage,  
Mais tu verras à l'avenir!

Pour détourner la peine amère  
Qui rougirait son œil charmant,  
Je promets que petite mère  
Sera fière de son enfant.

Et chaque fois qu'une caresse  
Me viendra de ton cœur si bon,  
J'avancerai dans la sagesse  
Afin de réjouir ton front.

MME. V...

### LES RÉFLECTIONS D'UN CÉLIBA-TAIRE.

C'est un homme jeune encore; il a trente ans à peine. Son cœur n'a été ni blasé ni corrompu par les excès. Sa position sociale est convenable. Il a une fortune modeste mais suffisante pour ses besoins. Il a beaucoup d'amis et pas de créanciers. Bref, c'est ce que les mères, désireuses de placer leurs filles, nomment un parti avantageux.

—Pourquoi donc ne vous mariez-vous pas? lui disons-nous un jour. Et qu'attendez-vous, selon l'expression vulgaire, pour faire une fin?

—Ah! voilà, nous répondit-il, parce que cette fin pourrait bien être qu'un déplorable commencement. J'ai la prétention de croire que je ferais un excellent époux et que je tomberais sur un ange de femme; mais les anges, dans notre époque, ont des aspirations et des idées qui m'effrayent. C'est très cher habiller un ange qui daigne descendre jusqu'à nous, et il faut être énormément riche pour satisfaire ses désirs ou ses caprices. Il y a toujours une foule de raisons péremptoires pour démontrer que le superflu est absolument nécessaire; l'exemple des autres, les convenances sociales, l'intérêt de paraître et d'avoir un train de maison digne de la situation que l'on occupe.

La vie usuelle est devenue horriblement dispendieuse et difficile. Le luxe s'est répandu des hautes classes dans les classes inférieures elles-mêmes. Où sont les meubles modestes de nos pères? où sont les robes d'indienne de nos mères? Il faut être aujourd'hui millionnaire ou n'avoir pas le sou pour se marier. La bourgeoisie moyenne, tenue à un coûteux decorum et entraînée par toutes sortes de tentations perfides, ne parvient qu'à force d'expédients à suffire à ses dépenses et à équilibrer ses budgets domestiques. Et qu'est-ce, grand Dieu! lorsque les enfants arrivent, lorsqu'il faut pourvoir à leur instruction, à leur entretien et aussi malheureusement à leur goût luxueux? Voilà ce qui m'éloigne du mariage et me fait préférer le célibat. J'ai assez de ressources pour vivre seul à mon aise, mais non pour faire vivre une femme et une famille

dans les conditions de "high life" où tout le monde prétend vivre aujourd'hui.

Mon ami a-t-il raison ou tort? Ce qu'il dit mérite que la plus belle moitié du genre humain y réfléchisse. C'est à elle à se demander si elle ne ferait pas bien d'accomplir courageusement une grande réforme somptuaire pour ramener à l'hymen tant de jeunes gens qui le fuient et ne pas condamner tant de jeunes filles à un célibat perpétuel.

### VARIÉTÉS.

Un notaire du district des Trois-Rivières, en rédigeant un contrat de mariage, a inséré une clause en vertu de laquelle "le père de la future épouse doit fournir un lit garni d'habitants."  
—Ouf! ça me démange!

\* \* \*

UN PASTEUR ECOSSAIS.—Il y avait une fois un pasteur écossais qui était renommé pour son esprit et pour ses fines réparties. Il s'appelait Morrison.

Un jour, le pasteur Morrison, se présenta chez un officier et le pria de pardonner à un pauvre soldat une faute qu'il avait commise. L'officier y consentit, à condition que le pasteur, à son tour, lui accordât la première faveur qu'il lui demanderait. M. Morrison accepta la condition, et deux jours après, l'officier vint lui demander de baptiser un jeune chien.

Il fut convenu que la cérémonie aurait lieu le lendemain, l'officier devant tenir le jeune chien, selon la coutume dans les baptêmes. Le lendemain, l'officier, accompagné d'un grand nombre d'amis arriva chez le pasteur avec son chien.

"Comme je suis ministre de l'église presbytérienne, je dois accomplir à la lettre les cérémonies prescrites par cette église, dit M. Morrison.

"Certainement répondit l'officier; je désire que toutes les cérémonies, sans exception, soient accomplies.

"C'est bien, mon officier, ajouta M. Morrison, alors je commence par la question ordinaire:

*Reconnaissez-vous être le père de ce jeune chien?*

A ces mots, l'assemblée éclata de rire; l'officier, tout confus, jeta son chien dans un coin, et promit de ne plus se moquer ni des baptêmes ni de M. Morrison.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.25  
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,  
170½ rue Sparks, Ottawa.